

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3042. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 8 AVRIL 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



LE GÉNÉRAL EN CHEF DANS LA RÉGION DE VERDUN.

A peine les grandes réceptions officielles et les séances de la Conférence des Alliés avaient-elles pris fin, que le général Joffre, quittant Paris, gagnait la région de la Meuse et se rendait aux environs de Verdun. Le généralissime que nous voyons ici regagnait son automobile, vient d'aller féliciter quelques-uns des chefs qui ont fait preuve d'autant de bravoure magnifique que de haute habileté stratégique. (Service photographique de l'Armée.)

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## MUTILÉS

Savez-vous ce que c'est qu'une jambe *Fédération* ?

Avant de vous en donner la définition, il convient de dire qu'une société charitable s'est fondée qui, sous le nom de *Fédération nationale des mutilés de la guerre*, s'occupe de la rééducation des grands blessés. Le siège de l'œuvre est au numéro 63 de l'avenue des Champs-Elysées et son dévoué secrétaire général est M. Souchon. Les articles de M. Maurice Barrès ont intéressé la France entière à cette œuvre et lui ont valu, avec des dons considérables, les concours les plus actifs et les compétences les plus avérées. L'un de ses précieux collaborateurs, M. Kula, est de ces rares industriels qui, soucieux de rendre à la France la supériorité de la main-d'œuvre dont s'enorgueillissait jadis l'artisan français, se sont évertués à installer des ateliers pour les blessés réformés.

Or, avant de les rééduquer, il faut les pourvoir du membre qui leur manque : sans jambes ou sans bras artificiels, il n'y a pas de travail possible pour les mutilés.

Depuis que la guerre a commencé, l'Etat a monopolisé la fabrication de ces « postiches » indispensables, il s'est d'ailleurs obligé à les fournir gratuitement aux hommes qui en ont besoin ; mais ces appareils, ainsi fabriqués par séries, ne conviennent pas à tous les cas ni à tous les genres de travaux et c'est pourquoi le ministère de la guerre a autorisé la *Fédération nationale* à faire exécuter, à ses frais, des appareils spéciaux pour les estropiés qu'elle a pris à sa charge. Notre frère M. Hélys assista récemment à l'essai d'une de ces jambes modèles et en rend compte dans un intéressant article publié par le *Correspondant*. Cet essai avait lieu à l'hôpital Marignan, en présence de M. le professeur Lequeu, juge suprême : il avait pour sujet un jeune soldat amputé qu'on munit d'une jambe en cuir articulée, pouvant se resserrer ou se distendre au moyen de tout un jeu de lacets. L'ensemble de l'appareil pèse, il est vrai, trois kilos 250 grammes : mais qu'est cela en comparaison du poids d'une vraie jambe de chair et d'os ? Ce membre postiche est d'une telle perfection, il se manœuvre avec tant de docilité ; il simule si merveilleusement la réalité que l'amputé qui en était pourvu, après quelques tours dans la salle, jugea que sa jambe de cuir « lui allait si bien », qu'il allait avoir « l'air d'un embusqué ».

D'ailleurs ces héros ont pour la plupart la coquetterie de leur glorieuse infirmité : ces belles jambes-là ne sont guère en vogue que chez les rentiers, chez ceux qui exercent des professions libérales, ou bien chez les employés dont la tâche est sédentaire. Les ouvriers apprécient davantage le simple et vieux *pilon*, le pilon des invalides de la grande armée, qui sonnait sur la terre ou sur les dalles. On donne des jambes articulées à ceux qui en expriment le désir ; mais la plupart réclament le pilon. M. le vicomte de Belissen, qui, à la *Fédération nationale*, est chargé de ce service, et qui s'y emploie avec un admirable zèle, a eu l'idée de recouvrir la nudité de cette quille de bois d'un mollet dûment rembourré et d'y adapter soit un bout rond, soit un pied « qui se dévisse » et voilà ce qu'on appelle la jambe *Fédération*. Le bout rond sert pour les jours de travail ; le pied pour les dimanches et les jours de fête.

De son côté, M. le docteur Amar, du Conservatoire des Arts-et-Métiers, s'est occupé des manchots : il a imaginé des appareils qui rendent aux muscles et aux nerfs leur élasticité ; il fabrique des mains et des bras merveilleux ; outre la *main de luxe* qui, gantée, donne tout à fait l'impression de la nature et de la vie, il a inventé une pince articulée qui permet à l'amputé de saisir les objets les plus délicats, d'allumer une cigarette, d'écrire, et même de jouer du violon !

Il est singulièrement émouvant le récit de la visite que M. Hélys a faite aux divers établissements de rééducation des victimes de la guerre. Ces braves gens, agriculteurs ou manouvriers pour le plus grand nombre, sortent de l'hôpital où ils ont laissé un bras ou une jambe — parfois plus mutilés encore, — persuadés que leur

vie est finie et que les voilà condamnés à l'inaction : ils sont sans regret, mais non sans tristesse ; aucun ne récrimine contre le passé, mais tous ont l'inquiétude de l'avenir. On les reconforte, on leur fait entrevoir la possibilité d'être encore utiles, de gagner, et de gagner largement, leur pain et celui de leur famille. Et, tout de suite, on les revoit pleins d'entrain et d'ardeur. Lorsqu'ils peuvent reprendre leur ancienne profession, tout est pour le mieux et on s'emploie à leur procurer immédiatement du travail ; pour les autres, il faut, de toute nécessité, les mettre en apprentissage : une annexe à l'asile de Saint-Maurice est consacrée à leur instruction. On y enseigne les métiers classiques de tailleurs, cordonniers, bourreliers, ferblantiers ; on y ajoute, selon les aptitudes, la comptabilité, le dessin industriel et surtout le maniement et la réparation des machines agricoles dont l'usage se répandra nécessairement de plus en plus, en raison de la rareté de la main-d'œuvre.

Dans l'atelier que visite notre frère, la plupart des hommes sont amputés d'une jambe : parmi les tailleurs et les cordonniers, il y en a auxquels les deux jambes manquent. Tous s'appliquent avec attention à leur labeur ; ce sont, en général, d'anciens cultivateurs : l'un d'eux, entré le matin, sue à grosses gouttes sur le morceau de cuir où il achève péniblement sa première couture : dans un mois, au plus, son travail aura une valeur marchande ; car l'ouvrage ne chôme pas ; les grands magasins parisiens fournisent des réparations aux débutants et commandent du neuf aux plus habiles ouvriers. Les bourreliers, eux, travaillent déjà pour l'armée, et, entre temps, ils confectionnent de menus objets d'utilité courante : porte-monnaie, portefeuilles, étuis à cigarettes et à cigares, taillés dans des résidus de cuir.

Les manchots s'adonnent de préférence à la comptabilité et au dessin industriel : un jeune ingénieur, privé lui-même de la main droite, dirige ces grands élèves dont la bonne volonté est méritoire : beaucoup qui, au sortir de l'hôpital, savaient à peine lire et écrire, étudient l'orthographe, le calcul et la tenue des livres. En trois mois, un amputé du bras droit parvient à écrire très couramment de la main gauche : il est vrai que l'application de ces grands écoliers est merveilleuse et que leurs progrès sont rapides : un homme qui veut refaire sa vie, après l'avoir crue à jamais brisée, avance plus vite qu'un adolescent qui ne connaît pas le prix des heures. On cite plusieurs de ces amputés qui, au bout de quelques mois, gagnent des journées de 6, 8 et 10 francs. Quant aux autres, en attendant qu'ils soient en état de se suffire, la *Fédération* leur verse 4 francs par jour, qui s'ajoutent à leur allocation quotidienne de 1 fr. 70.

Si, de Paris ou de ses environs immédiats, nous passons à l'Institut belge de rééducation des mutilés de la guerre, récemment créé dans l'Eure, non loin de Vernon, l'effort et ses résultats sont tout aussi notoires. C'est M. Marcel Lauwick, professeur à l'Université de Gand, qui, dans le même fascicule du *Correspondant*, se fait notre cicerone à cet établissement, à cette véritable cité d'estropiés, sortie de terre, organisée et peuplée en quelques semaines. Tout soldat amputé qui se présente est soumis à un examen technique qui sert à déterminer le métier pour lequel chacun des blessés manifeste quelque aptitude : le choix est conseillé, mais libre : lorsqu'il est arrêté, le mutilé est introduit dans une section d'apprentissage où on le laisse « voler de ses propres ailes », si on peut employer cette expression en parlant de ces malheureux. En peu de jours le directeur et le médecin sont parfaitement en mesure de se prononcer sur l'admission définitive du débutant ou sur la nécessité de lui trouver une autre besogne. Là encore les progrès sont miraculeusement rapides : voici un homme qui n'a plus que deux doigts à la main droite et qui, au bout de trois semaines, réussit à faire des perruques comme un habile posticheur de profession. Tel autre, privé d'une main, est absorbé par un délicat travail de pyrogravure et ses œuvres figurent en place d'honneur dans la salle d'exposition de l'établissement. Avant la guerre il était ouvrier mineur et ignorait jusqu'au nom de l'art qu'il pratique, après trois mois d'études, avec tant d'habileté. Un ancien menuisier, qui n'a plus de pieds, s'est révélé sabotier émérite et parvient à faire ses six paires dans une matinée. Ici c'est

un ex-marin qui excelle à peindre sur papier de tenture des imitations de bois naturel : ou encore un pauvre clown auquel ses blessures interdisent les cabrioles, et qui s'est mis à la peinture avec un talent inné et une originalité surprenante. Singulières métamorphoses qui donneraient à penser que les hommes ignorent leur propres aptitudes et adoptent par insouciance ou par routine un métier pour lequel la nature ne les avait pas destinés. Tel qui, sans l'amputation qui l'a fait infirme, aurait végété toute sa vie dans l'état de charretier ou de porteballe, se montre, en quelques semaines d'apprentissage, adroit émailleur ou relieur habile. Ils ont trouvé leur voie, et ils y progressent avec une maestria qui ferait tressaillir d'aise les anciens Fourriéristes, s'il en existe encore, lesquels assuraient, suivant l'évangile du Phalanstère, que tout homme est né doué d'un génie spécial pour une certaine tâche et que, si tant de pauvres diables se traînent misérablement dans les ornières de l'existence, c'est faute d'avoir ressenti le petit choc qui devait infailliblement faire jaillir de leur cerveau l'étincelle indicatrice.

Grâce à leurs dévoués éducateurs, elle a jailli, l'étincelle, dans le cerveau de nos mutilés, car, malgré tant de motifs qu'ils auraient de désespérance et de mélancolie, ils sont gais, d'une gaïté exubérante et sans affectation. Le repas du soir fini, l'atelier fermé, l'entrain joyeux de ces estropiés de vingt ans se donne libre cours : ils chantent, ils organisent des concerts : tel, debout sur ses deux quilles de bois, débite des monologues ; un autre, sans gestes, — et pour cause — chante la chansonnette comique. M. Lauwick pourtant, avise un visage soucieux : c'est celui d'un ancien chauffeur d'automobile qui s'initie au métier de mécanicien.

— Quelle est la cause de votre tristesse, mon ami ? demande-t-il.

— Monsieur, je m'ennuie ici... je voudrais repartir pour le front. C'était si intéressant là-bas !

Celui-là a la nostalgie de la tranchée, des nuits sous les obus, du danger incessant, de la mort toujours présente. Un autre vient d'apprendre la mort de sa mère :

— « Elle est morte de chagrin, dit-il, aussi faut-il que je la venge en retournant là-bas tuer des Boches ! »

Ah ! les braves gens ! Et quel admirable peuple que celui de la France : par une sorte de snobisme, superficiellement dédaigneux, nous nous sommes assez souvent dénigrés nous-mêmes et nos ennemis sont assez infatigés d'outrecuidant orgueil, pour que ce nous soit permis maintenant de crier bien haut ce que le monde civilisé tout entier reconnaît et proclame : notre pays se montre aujourd'hui digne de sa fabuleuse épopée : de quelque côté qu'on regarde on ne sait ce qui est le plus admirable, ou du courage héroïque de ses enfants, ou de leur ténacité si contraire à leur tempérament, ou de l'opiniâtreté et de la foi ardente de cette nation, réputée frivole et inconstante, ou de cette formidable union dans la haine et le désir de vaincre, si insolite chez ces Français qu'on disait ingouvernables et divisés.

Aucun exemple n'est plus frappant que celui que fournissent ces ateliers de rééducation des mutilés. Voilà des jeunes gens, pleins de force et de santé, revenus du combat estropiés pour la vie ; qu'y aurait-il eu d'étonnant à ce qu'ils s'abandonnassent ? Quel reproche aurait-on pu leur adresser, s'ils avaient reparu découragés, dégotés de l'avenir, récriminant, plaintifs ou exigeants ? Pas un n'a eu cette attitude : avec ce qui leur reste de membres ils se sont remis au travail, plus ardents encore que par le passé : ce n'est pas pour une jambe ou un bras de moins qu'ils vont renoncer à vivre fiers, ces laborieux : les savants les plus illustres se sont inquiétés de leur sort, les femmes les moins préparées à cette mission charitable se sont ingénierées à leur venir en aide ; tout le monde s'y met : la fraternité submerge ; la solidarité triomphe : un même cœur bat dans toutes les poitrines. Le philosophe allemand, Jean-Paul Richter, écrivait, il y a bien longtemps, après un séjour à Paris :

— « On peut hardiment prédire que, dans une guerre de liberté, s'il en éclate une, les Français en remontreront à tous leurs ennemis, en fait de bravoure et de persévérance. » Or, les temps prédis par Jean-Paul sont révolus et c'est bien pour cela qu'on déchante à Berlin.

G. LENOTRE.



LA VIE DU HOME CHEZ NOS CHERS ET ADMIRABLES SOLDATS. — L'heure de la soupe appétissante et bien chaude qui ragaillardit nos rudes hommes de guerre.



LES BELLES SURPRISES. — Un ami du capitaine a voulu gâter un peu les héroïques combattants qui accomplissent si noblement leur devoir, au front. Il leur a fait envoyer des provisions de cigarettes et de cigarettes qui sont accueillies avec infiniment de satisfaction, — et de reconnaissance.

## JOURS DE GUERRE

Toute sa barbe assez inégalement coupée autour du visage, robuste, grand, les cheveux à la diable et le regard infiniment bon d'un savant qui se consacre à l'histoire naturelle, M. Massard professeur de botanique à l'Université de Bruxelles a posé près de lui une grande et épaisse sacoche de toile bise bourrée de documents.

Pendant un an, il demeura dans Bruxelles occupée par les armées allemandes. Tout le début de l'invasion il l'a suivi, heure à heure, en spectateur passionné. Un jour, enfin, suspect, il dut prendre la sage précaution de gagner la frontière en compagnie de sa femme.

Notre professeur vient de répandre sur la table le contenu d'une pochette. Une centaine d'insignes de la grosseur d'un bouton d'habit sont étalés sur le tapis, aux couleurs de la Belgique, en nickel, en plomb, en bois, en toile, en ruban, montrant le roi Albert et la reine Elisabeth, le lion des vieilles cités flamandes, etc., tout ce qui peut tenir de symboles sur une superficie qui ne dépasse point la dimension d'une pièce de vingt sous ! Certains de ces emblèmes n'ont pu être arborés que quelques instants. L'implacable autorité les interdisait aussitôt : mais contre d'autres, elle fut impuissante et dut supporter d'en voir ornés la boutonnier et le corsage de tous les Bruxellois. Nous qui avons été fiers de conserver au revers de notre veston le petit disque de la Journée Belge ou de la Journée du 75, nous ne pouvons guère imaginer quelle jouissance accompagnait chez ce peuple brutalement dominé, vivant sous la poigne écrasante d'un soudard despote, l'apparition d'un nouvel insigne. Quels battements ont soulevé les braves coeurs qui battaient sous ces petites médailles déjà ternies.

Maintenant voici tous les numéros parus de *la Libre Belgique*, tirée à des milliers d'exemplaires, 40.000 je crois, et dont à l'heure actuelle, à la barbe des autorités allemandes, il n'y a pas, de Mons à Anvers, d'Ostende à Liège, une mesure qui ne possède un ou plusieurs fascicules. Chacun copie certains passages, avant de transmettre à d'autres la feuille attendue. Sur la couverture d'un de ces numéros, qui dans leur douleur enfanta cependant parmi les Belges un rire homérique, on voit photographié Von Bissing lui-même, le fameux gouverneur, lisant avec un sourire enchanté *la Libre Belgique*, dont les rédacteurs anonymes ne cessent de le cibler des plus cruelles railleries.

Et puis, voici d'autres documents terribles ceux-là, dont l'histoire gardera les lignes aussi durement tracées dans ses récits que les hiéroglyphes des granits égyptiens... Proclamation des généraux envahisseurs aux habitants des petites villes paisibles, avis sinistres ordonnant aux femmes de venir deux fois par jour à l'extrême du pont apporter leur nourriture aux otages, les avertissant que dans vingt-quatre heures ceux-ci, leurs fils, leurs époux, leurs pères, seront fusillés et qu'elles seront chargées ensuite des travaux de voirie, de laver le sang, etc...

Certaines de ces affiches, écrites en excellent français, portent un blanc pour la date, un autre pour le nom de la localité; nom et date sont ajoutés, calligraphiés à l'encre. Elles avaient été préparées avant la guerre, et ce n'est sans doute pas à des villes belges que ceux qui les avaient rédigées les croyaient destinées. D'autres sont improvisées dans un français abominable et le bourgmestre, les adjoints des communes où elles furent apposées furent contraints, à les signer.

M. Massard, ce patriote, réfugié à Antibes où il s'occupe des infirmières belges, publiera prochainement, avec reproductions à l'appui, toute sa collection de documents. C'est un ouvrage qu'il faudra répandre chez les neutres !

\*\*

**MARS.** — L'après-midi est froide. Mais il y a toujours, en toutes circonstances, quelle que soit la saison, un certain nombre de badauds qui ne craignent ni l'insolation en juillet, ni la pneumonie en hiver, et qui bravent coryzas, engelures, coups de soleil, congestions, pour apercevoir quelque chose, quelqu'un dont on parle, et dont ils seraient presque toujours les derniers à pouvoir dire à peu près ce qu'il est.

Devant le Ministère des Affaires Etrangères, une ligne noire de gens arrêtés dans le courant d'air de la Seine. Derrière ces hautes fenêtres se tient le premier Conseil des Alliés..., derrière celle-ci ou d'autres, peu importe. L'intéressant, pour ces hérons du trottoir, c'est d'être là. Ils ne verront ni le bon M. Asquith, ni lord Kitchener dont le regard embusqué dans une ombre profonde est à la fois celui d'un enfant et d'un aigle, ni M. Edward Grey qui a le crâne, le faciès et les yeux d'un breton, non pas d'un de ces bretons qui ne sont des bretons qu'à la mode de... Bretagne, comme M. Briand, par exemple, les bretons de Nantes, mais d'un breton des Côtes-du-Nord ou du Finistère... Ils ne verront ni M. Salandra, ce diplomate, ni M. Pauchitch qui semble un Fleuve de Michel-Ange, qu'un irrespectueux étudiant dans un musée aurait coiffé de son haut-de-forme ; ni M. Chagas, qui fut sujet du roi don Carlos comme M. Pauchitch fut celui d'Alexandre I<sup>e</sup> de Serbie.

Ils ne verront point Joffre qui se donne, quand l'opérateur du cinéma le met en jeu, des airs de grand-père aux armées et qui a, de tout près, des jeunesse de lieutenant ; ils ne verront ni l'envoyé du Japon, ni celui des Belges, ils ne sauraient distinguer M. de Broqueville et M. Vescitch, pourtant, ils sont là...

Plus tard, ils diront qu'ils y étaient, et se grandiront, sans doute, aux yeux de leurs petits enfants, de tout ce que le temps ajoute de taille à ce qu'il n'a pas encore complètement effacé, comme un rayon de soleil boit une goutte de pluie sur le marbre. Ces badauds qui sont les seuls en ce moment à préparer l'Histoire, — et qui seuls peuvent faire la seule chose qu'il y ait à faire aujourd'hui !

\*\*

**MERCREDI.** — On compare souvent les émotions que procure le théâtre, les épreuves auxquelles artistes et auteurs y sont soumis de la part du public, aux péripeties de la guerre. On livre une « bataille » ; c'est une sorte de duel qui se joue. Le trac dont certains comédiens, même après bien des expériences, ne peuvent se défendre à l'instant de paraître en scène, ressemble assez à cette sorte d'inquiétude, de fièvre nerveuse, d'appréhension qui paralyse pendant quelques instants, les plus braves devant l'ennemi. Certes, il ne faut pas vouloir pousser trop loin la comparaison. En ce moment moins que jamais, où la guerre cause des ravages dont la tristesse et l'inutile horreur n'avaient jamais été approchées. Mais, toutes réserves faites, je ne puis me défendre, cet après-midi, dans la pénombre de la salle de la Comédie-Française, de comparer M. Emile Fabre à un capitaine.

Il n'est point lieutenant-colonel

comme M. Albert Carré, qui a préféré, avec beaucoup de désintéressement, sacrifier ses satisfactions personnelles à son devoir d'officier, — mais il dépense avec énergie, de rares qualités de commandement et de décision.

M. Emile Fabre dirigeant la mise au point de la *Mégère apprivoisée*, donne au tableau souvent morose qu'est une répétition devant des banquettes vides et recouvertes de housses, un aspect nouveau d'animation. Une lampe électrique est placée sur un guéridon, devant l'Administrateur de Guerre de la Comédie-Française. La clarté de l'abat-jour enveloppe le manuscrit sur lequel l'auteur des *Ventres Dorés* fait des marques au crayon...

Il n'y a dans la salle qu'une dizaine de comédiens qui suivent le jeu de M<sup>me</sup> Sorel et de M. Grand avec l'attention si particulière que se prêtent entre eux les gens de métier, ces yeux qui sont alternativement à tout ce que le champ de la vue peut embrasser sans que le visage bouge, expression qu'on voit aux chasseurs à l'affût. Le moindre effet qui n'atteint pas son but, la petite négligence qui « tombe » chemin faisant du jeu d'un artiste sont saisies par ces yeux-là, comme par l'objectif d'un photographe, même amateur. Pas un bravo n'interrompt le cours de la représentation, ne ponctue les tirades. Les scènes se suivent comme au-dessus du vide.

Le seul étranger au théâtre est M. Jean-Philippe Worth, qui a ressuscité pour la comédie shakespearienne les patriciennes du Véronèse qu'on voit accoudées aux balustres des palais de la République de Venise. Lui aussi suit avec

ces yeux impitoyables des artistes les mouvements de la splendide et vibrante Catarina...

Mais la voix de M. Fabre traverse le silence. Où se révèle le véritable chef, ce n'est pas lorsqu'il ne se déclare point satisfait, mais lorsqu'il sait exprimer clairement pourquoi. Les conseils si nets de l'administrateur intérimaire, les conseils qu'il donne, les trouvailles qui jaillissent à son esprit chemin faisant ressemblent à la canne, au solide bâton qu'on met aux mains d'un blessé ou d'un convalescent. Comment ne pas lui savoir gré de l'aide qu'il offre. Mais il l'offre d'un ton qui fait qu'on n'hésite pas à l'accepter.

\*\*

**MARS.** — *A l'hôtel Drouot.* — Quels que soient la beauté, les perfections, la qualité, les dimensions, le raffinement, l'âge, l'authenticité, la noblesse, les gracieusetés, la préciosité et le prix des objets qu'on y trouve, ce lieu ne parle que de ruines, de catastrophe et de mort.

L'antiquaire rend aux choses une personnalité, leur laisse tout leur attrait, leur charme, leur curiosité, mais les retranche de leur passé, de leurs propriétaires antérieurs. A l'Hôtel nous ne pouvons ignorer qu'ils proviennent de la Faillite ou de la Succession de M. X... On respire dans l'air du vestibule on ne sait quelles senteurs de sépulture, de bureau de police; les pompes funèbres et le service de la Sûreté se tiennent à la cantonade. On imagine frôler en passant la veuve ou la gouvernante habile du mort, ses créanciers, toutes sortes d'agents interlopes et ceux qui vivent de la mort, du désespoir, de l'ignominie, de la faiblesse humaine, comme le ver dans le fumier.

Aujourd'hui on y expose le mobilier, les objets... d'art provenant de la *Faillite Henri Heilbronner*.

Une boutique du quai Voltaire que les amateurs connaissent bien, où s'entassaient, avec un goût certain du décoratif, des pierres de la Renaissance, des fers forgés de Bâle et des verrières de Murano, des dalmatiques du xve siècle et des visages mutilés d'adolescents ou de consuls romains. Cet Heilbronner avait le visage barbu et blême d'un nurembergeois de Ghetto, l'accent de ces personnages comme nous en avons tant vus, dans toutes sortes d'affaires, et que nous avons peut-être tort d'espérer ne plus jamais revoir... Il demandait des prix exorbitants de ses objets et parlait mal d'un frère qu'il avait rue Saint-Sulpice, dont les magasins, de véritables entrepôts, étaient remplis de tout ce qui avait pu être arraché de colonnes à l'Italie, de lions de granit et de baptistères à l'Espagne, d'enseignes aux marchands de Berne, de bancs d'œuvres aux cathédrales et de saints aux chapelles du monde entier. Or, tout ce qui se trouvait dans la boutique du quai Voltaire était prêté par le frère de la rue Saint-Sulpice, qui avait, celui-là, l'air d'un officier de la landsturm, de ceux qui ont envahi le Nord de la France flanqués d'un attirail d'incendiaire et d'un fourgon de déménageur.

Ce qu'on expose à l'Hôtel Drouot, pour être vendu demain, c'est le mobilier personnel de l'antiquaire boche, arrêté un matin du début des hostilités et enfermé dans un camp de concentration. Cette exposition est un enseignement. Elle vous ouvre dans l'esprit des abîmes. Celui qui vendait au rez-de-chaussée le cadran solaire de l'archevêché de Bourges, des landiers du château de Blois, un flacon aux armes des Morosini ou des Venier, un rétable provenant d'un sanctuaire où les Médicis allaient s'agenouiller avant une orgie et quelque fragment des thermes de Caracalla ou du palais d'Auguste, s'asseyait dans des fauteuils qu'un concierge de théâtre se croirait déshonoré de placer dans sa loge, et alignait sur ses bahuts, — faux, — des objets comme les anciennes beautés se plaisent à en rapporter de Karlsbad ou d'Ostende, de Naples ou d'Enghien-les-Bains.

Ses goûts de commerçant et ses préférences privées ne frayaient point. Comme marchand, il aimait le faste, le somptueux, l'ancien, le vrai... Mais, à la lueur de sa suspension, il redevenait tout pareil aux parents de Francfort dont il avait fait venir le mobilier grotesque, dans lequel il s'enfonçait, le soir, en quittant ses souliers et en parlant allemand à sa bonne, — avec délices.

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées).

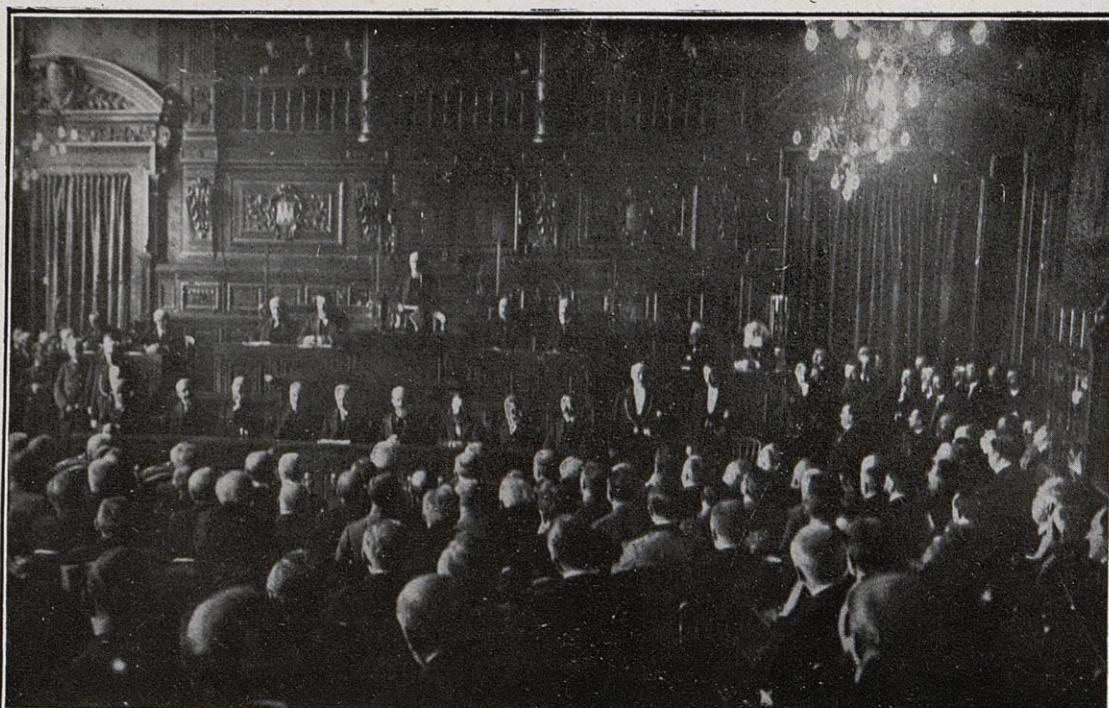


LES MEMBRES DE LA MISSION ROUMAINE VISITANT REIMS. — Cette image représente les Délégués parcourant les ruines du palais archiépiscopal, odieusement saccagé par les obus allemands. Voici ce qui reste de la salle du Tau, où débutait la cérémonie du sacre des rois de France. (Service photographique de l'Armée.)

M. Catargi Prince Brancovan M. de Kerguézec M. Filipescu

LES ÉPIQUES COMBATS DE LA BATAILLE DE LA MEUSE (*Composition de Léon Tzeytline*).

Après deux jours de préparation « minutieuse » d'artillerie, — deux jours durant lesquels les pièces de tous calibres ont tonné sans arrêt et sans repos, — l'Etat-major allemand croyant bien avoir anéanti tous les défenseurs de la position qu'il convoite, lance ses troupes à l'assaut de la colline qu'il veut occuper. A ce moment les nôtres, imperturbables, sortent de leurs abris... Comment ont-ils fait pour résister à l'ouragan de fer et de feu qui s'est abattu sur eux?... On ne peut le comprendre, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont là. Aussitôt ils mettent leurs mitrailleuses en batterie, ils commencent une fusillade sans merci contre les assaillants qui s'avancent, et les denses colonnes de capotes grises s'effondrent les unes après les autres jetées à la mort par leurs chefs, sans pitié.



(Cliché Naudin)

LA RÉCEPTION DE MM. SALANDRA ET SONNINO A L'HOTEL-DE-VILLE. — M. Mithouard prononce son discours.



M. de Wieniawski, délégué de la Croix rouge russe aux armées françaises, présente à M. le Médecin Inspecteur Général de la marine impériale russe Zouïeff, en ce moment en mission en France et en Angleterre, une des sections sanitaires automobiles de l'ambulance de S. M. l'Impératrice de Russie.



LE PROCÈS DES RÉFORMES FRAUDULEUSES. — Lombard exposant « sa carrière médicale » au Conseil.

#### LA RETRAITE DU CORPS DIPLOMATIQUE DE SERBIE

Un petit peuple a lutté 17 mois contre un puissant voisin déjà souverain de tous ses frères de race. Il a résisté au premier assaut, anéanti la formidable armée qui avait envahi son territoire en y promenant l'incendie, le massacre et le viol, tenu un an en échec toute velléité d'agression pour succomber brusquement, en quelques semaines, écrasé sous le choc d'une triple attaque et sous le poids des fautes de toute une coalition. Tel vient d'être le poignant destin de la Serbie et ceux qui, comme moi, ont assisté à toute son agonie, ne pourront jamais en oublier la grandeur tragique ni l'horreur. Le martyre de la nation belge violée par la brutale agression germanique a soulevé l'indignation et provoqué la pitié de tout le monde civilisé ; mais si d'inestimables trésors d'art et de science ont disparu dans cette tourmente de feu et de sang, le peuple lui-même, en partie réfugié sur la plus prochaine des terres hospitalières, a survécu dans sa masse. Un coin de son territoire est demeuré inviolé et son roi y guerroie et son drapeau y flotte.

Le martyre de la Serbie livrée à des adversaires dont la haine séculaire venait d'être encore exacerbée par de récentes défaites, a été plus terrible et plus complet. Capitale bombardée sauvagement, armée traquée et réduite de moitié, villages incendiés, population fuyant le massacre et le viol et mourant de fatigue, de froid et de faim dans les boues des routes serbes ou dans les neiges des montagnes albanaises... Le matériel de l'état et de l'armée, canons, munitions, automobiles, locomotives, wagons de chemin de fer, détruits ou tombés aux mains de l'ennemi... Le territoire national tout entier envahi... Le vieux roi parti en fugitif, à pied, avec un seul officier, pour l'exil. Le destin a rarement accablé à ce point une dynastie, un peuple, une race !

Quand, aux premiers jours d'octobre j'étais arrivé à Niš, j'avais trouvé la ville pavée en l'honneur des troupes alliées dont la Serbie tout entière attendait la venue comme sa dernière chance de salut.

Bientôt les Bulgares s'installaient solidement entre les premières forces françaises jetées à Guevgueli en avant de la frontière grecque et la masse de l'armée serbe qui, au Nord, reculait lentement sous la pression convergente de forces triples. Les drapeaux se fanèrent sous la pluie qui pour quelques semaines n'allait plus cesser de tomber jusqu'aux neiges de décembre, linceul glacé dans lequel le ciel implacable enveloppait l'agonie d'une armée et d'un peuple.

Le gouvernement avait un moment envisagé une retraite vers le Sud, vers cette Macédoine si âprement disputée aux Bulgares, à coups de canon durant les quelques journées de la seconde guerre balkanique puis diplomatiquement, au cours des décevantes négociations du dernier été. Il fallut au contraire se rejeter vers le Nord, dans les montagnes de la Serbie occidentale, réduit naturel où on espérait tenir jusqu'à l'arrivée des secours anglo-français.

Trois petites villes jalonnent de l'Est à l'Ouest la vallée de la Morava serbe, Krouchevatz, Kraljevo et Tchatchak. L'état-major s'était replié de Krajoujevatz sur la première ; la seconde fut désignée comme siège du gouvernement et des administrations, la troisième comme résidence du corps diplomatique.

Le 18 octobre, un premier train spécial de plus de 50 wagons emportait de Niš la plupart des diplomates accrédités à la Cour de Serbie, les fonctionnaires des ministères de l'intérieur et des finances et leurs familles et d'innombrables caisses d'archives, coffres, malles, valises, ballots, futures épaves de la retraite.

Le gouvernement cependant demeurait à Niš, ne pouvant se résigner à ce geste qui marquait le commencement de la fin : l'abandon de la capitale.

Mais la situation devenait de plus en plus critique. Dans le Nord, les Austro-Allemands progressant sur tout le front, faisaient leur jonction avec les Bulgares dans la région du Timok et coupaient la Serbie de la Roumanie et de la Russie. Au Sud, les Bulgares bousculant les forces insuffisantes qu'on leur avait opposées en attendant la coopération escomptée des Alliés, arrivaient jusqu'à Uskub et remontant vers Prichtina s'emparaient de la clé de la dernière route de repli serbe, le col de Katchanik. Pour la population et l'armée, menacées d'encerclement complet, c'était la captivité probable, la famine certaine.

Le gouvernement qui, le 29 au soir, était enfin arrivé à Kraljevo décidait de se jeter vers le Sud, en automobile, camion, voiture à cheval ou char à bœufs, comme on pourrait. La capitale était transférée à Rachka, le vieux nid d'aigle d'où s'était élancé au XII<sup>e</sup> siècle le fondateur du premier empire serbe, le chef de la glorieuse dynastie des Nemanja qui régna sur la péninsule, du Danube à l'Adriatique et à l'Égée.

Rachka est aujourd'hui une petite ville de 900 habitants, coquette et propre. Une vaste place centrale dominée par une petite église blanche

dressée sur un tertre. Quelques boutiques : épiceries ou merceries de village dont l'afflux des fonctionnaires, des soldats et des réfugiés épouse en deux ou trois jours les pauvres stocks.

Par une attention toute spéciale du ministre de l'intérieur, je reçois la chambre destinée à l'un des directeurs de son ministère et très heureux d'avoir un matelas, je m'installe en promettant de partir le plus tôt possible, dès qu'on pourra me procurer une automobile pour Mitrovitz où je dois rejoindre le corps diplomatique.

Notre mission d'aviation dont les prouesses sont aujourd'hui connues du public français, a reçu l'ordre de concentrer là son matériel. Tandis que les camions automobiles transportent les bidons d'essence, les moteurs, les bois, tous ces morceaux de toile et d'acier qui assemblés constituent l'engin de la reconnaissance et du combat aériens, les avions et leurs pilotes arrivent les uns après les autres par la voie des airs, et, dans un pré voisin, de l'autre côté de l'Ibar, les grands oiseaux blancs à cocardes tricolores se posent avec légèreté, alignés comme les dociles montures d'un peloton de cavalerie.

Les officiers aviateurs m'ont cordialement invité à dîner à leur popote. Ils ont trouvé un peu de pain, non sans devoir menacer quelque peu le représentant de l'Intendance serbe qui a déjà réduit les fonctionnaires du ministère des affaires étrangères à la demi ration. Mon sympathique frère, Henry Barby chante des chansons de Fragon et nous dînons gairement d'une sardine par tête, arrosée de whisky.

Le « restaurant » de Rachka, tout frais crépi de rose, a deux grandes salles. Dans la première, au bout d'un jour, on ne reçoit plus que de la soupe fort claire, du café sans sucre et de l'eau-de-vie. La seconde est réservée aux membres du gouvernement.

Une longue table y est dressée, à laquelle le ministre adjoint des affaires étrangères, M. Jovan Jovanovitch, aimablement me fait prendre place.

C'est un véritable repas de famille que préside avec bonhomie M. Pachitch, entouré des charmantes filles des ministres de la guerre et de l'intérieur.

Le président du conseil garde son admirable optimisme. Chacun des membres du gouvernement m'atteste à son tour sa foi dans l'impérissable avenir de la nation serbe.

Pourtant, comme nos aviateurs l'ont signalé, les Austro-Allemands qui ont occupé Tchatchak s'efforcent de tourner le défilé de l'Ibar. Le vice-consul de France à Nisch, M. de Suzoni dont le dévouement à Belgrade lors du bombardement, est connu de tous en Serbie, demeure à Kraljevo après le départ du corps diplomatique pour veiller à la mise en route des réfugiés français de l'exploitation minière de Bor m'a rejoint.

Le camion qui l'emménage s'est brisé en chemin dans une des embardées auxquelles chaque tournant brusque de l'inférieure route de montagne qui suit l'Ibar nous avait habitués. J'obtins une petite auto américaine et nous partons pour Mitrovitz.

Les deux chauffeurs américains, des athlètes, conduisent à miracle. Malheureusement les pluies ininterrompues ont grossi tous les torrents et rompu leurs ponts. Les pneus au bout de quelques kilomètres sont définitivement hors de combat et nous roulons sur les jantes. A chaque gué profond nous trouvons un ou deux auto-camions embourbés.

Les autres attendent, ayant renoncé à franchir. Nous nous lançons, et tantôt avec l'aide de prisonniers autrichiens travaillant à la réfection de la route, tantôt en attelant les bœufs des chars qui nous croisent, tantôt enfin poussant nous-mêmes la voiture avec de l'eau jusqu'aux cuisses, nous traversons presque tous les torrents, et, sous le signe de l'étoile du berger nous découvrons enfin Mitrovitz.

La halte est brève. La poussée des Allemands au Nord, des Bulgares au Sud, les rapproche chaque jour.

La dernière chance de s'échapper par Prizrend et Dibra vers la Macédoine devient de plus en plus précaire, car on peut s'attendre d'un moment à l'autre à la chute des neiges sur les montagnes ou à une révolte des tribus albanaises.

Le gouvernement prie les membres du corps diplomatique de ne pas attendre davantage, car dans les sentiers de montagne qu'il faut suivre, la rareté des vivres et le petit nombre des montures rend impossible le passage en groupes trop nombreux de personnes officielles.

Comme il avait tenu à le faire une première fois à Nisch, le ministre de France, M. Boppe, veut attendre le gouvernement et envoyer en avant ses collaborateurs.

Son exemple a décidé les autres ministres de l'Entente, Sir Charles Desgras, le prince Troubetskoi et le baron Squitti. Le ministre de Roumanie ; M. Finaly auquel son état de santé interdisait la fatigue et les émotions de ces randonnées, s'y était soustrait en quittant Nisch directement

pour la Macédoine en automobile. Le ministre de Grèce, M. Alexandropoulos avait préféré attendre à Tchatchak l'arrivée des Allemands qui, en effet, le traitèrent avec les égards dus à un Etat neutre, et ami et le reconduisirent fort courtoisement à la frontière bulgare-grecque.

Une caravane est organisée à Mitrovitz pour le reste du corps diplomatique. Le président du conseil en a confié la direction au vice-consul de Salonique, ci-devant directeur du bureau de la presse, le capitaine de réserve Chaponitch, un des héros des guerres turque et bulgare où son courage et ses blessures lui ont valu la médaille de la Bravoure.

Les membres de la caravane sont le ministre de Belgique, M. Michotte de Wels, doyen du corps diplomatique, sa femme et sa fille; les secrétaires des légations de France, comte Régis de Vitrolles; de Russie, Péléchin et Soukin; d'Italie, comte Nani et de Roumanie, M. Jurascu; le consul de France à Uskub, M. Zarzeski, qui nous quittera à Prizrend, et le consul d'Angleterre à Nisch, M. Blackney. On leur a adjoint deux fonctionnaires du ministère des affaires étrangères, le directeur politique M. Milan Georgievitch fils de l'ancien président du conseil, un des plus brillants orateurs et publicistes serbes, capitaine de réserve qu'on envoie à l'état-major du général Sarrail, et le directeur du protocole, M. Pavlovitch, ancien secrétaire à Paris.

Quelques dames se sont jointes à notre caravane, la charmante femme de notre guide, Mme Chaponitch; et celle du secrétaire général des affaires étrangères, Mme Grouitch, la généreuse propagandiste américaine qui, par ses conférences aux États-Unis, en Angleterre et en Russie, a assuré à son pays d'adoption les plus précieux et plus actifs concours charitables. Le gouvernement serbe a eu l'aimable attention d'attacher aux voyageurs un des dévoués médecins de la mission française, le Dr Queyrat.

Une nuit de chemin de fer nous mène à Ferrisovitch encombrée de blessés, car une lutte acharnée est engagée à quelques kilomètres de là, au débouché du défilé de Katchanik. La nervosité est si grande que le chef de la station militaire, ayant reçu l'ordre de nous trouver coûte que coûte des moyens de transport et n'y parvenant pas, se tire une balle de revolver dans le cœur. Notre départ s'organise cependant et nous roulons tant bien que mal dans un décor merveilleux. Suivant longtemps une vallée plus ou moins encaissée, nous débouchons brusquement sur la Metochia, la grande plaine rivale de celle de Kossovo, et dont le moutonnement se déroule à nos pieds, comme un tapis bigarré de toutes les teintes de l'automne, jusqu'à la haute muraille du Char Planina qui ferme l'horizon.

Nous admirerions mieux ce merveilleux paysage si les tristesses de l'heure présente ne se rappelaient à nous par tous les groupes que nous dépassons : soldats blessés, essayant de gagner la ville, jeunes garçons de douze à dix-huit ans en capotes militaires que de tous les coins du pays on fait fuir devant l'invasion pour sauver l'armée de demain, et qui vont mourir de faim ou de fatigue deux semaines plus tard, prisonniers autrichiens, hâves et résignés, qui se traînent, sous la surveillance platonique des vieux paysans « de la dernière défense » et n'ont qu'une pensée : ne pas retomber aux mains de ceux qui les avaient envoyés à la boucherie.

Les chariots de réfugiés dont nous avions vu, durant la première partie de notre retraite, défiler la pitoyable théorie n'ont en général pu arriver jusqu'ici et, sauf quelques voitures de ville, étranges équipages dans lesquels des citadins ont empilé au hasard de la panique quelques hardes et du linge, nous ne croisons que des piétons ou des chars albanais.

Prizrend ! la jolie ville accrochée aux pentes de hautes collines, avec ses rues tortueuses bordées d'échoppes de bois, où des berceaux de vigne rouge rejoignent les toits, avec ses mosquées et ses minarets, avec ses enseignes en turc et en français, les calottes blanches ou les fez des hommes, les pantalons des femmes tziganes et les voiles des musulmanes, a gardé malgré deux ans de domination serbe son caractère purement albanais. Mais la forteresse, dont les ruines puissantes dominent la ville, rappelle que Prizrend, dont le nom slave remonte à l'époque byzantine, fut une des capitales du Charlemagne serbe, le tsar Douchan.

A Lioumkoula s'arrête la piste carrossable. La « route de Dibra » n'est plus en réalité qu'un sentier de montagne ou qu'un mauvais chemin de traverse entre deux villages. Pour escalader les pentes aux flancs desquelles elle serpente ou redescend vers les gués des immenses torrents grossis par la pluie continue, nous n'avons comme montures que les bêtes harassées des convois de ravitaillement serbe. Chaque soir arrivent à Lioumkoula les chevaux montagnards et les ânes réquisitionnés avec leurs conducteurs pour apporter les munitions et la farine à l'armée. Chaque matin ils repartent, portant les fugitifs : fonctionnaires

serbes, missions sanitaires russes et anglaises, réfugiés de Belgrade ou d'ailleurs qui auront dépensé toutes leurs ressources à payer ce voyage à travers la Serbie et l'Albanie vers la frontière grecque.

Nous nous emparons à notre tour des bêtes les plus valides. Un régiment envoyé vers le Sud et dont les soldats, en complète débandade, se joindront parfois à notre caravane pour avoir quelques vivres, nous les disputent. Mais les uniformes de nos deux compagnons de voyage, et surtout la voix tonnante du capitaine Georgievitch, nous assurent la possession contestée du nombre de montures nécessaire à la mise en route. Les quelques valises auxquelles on a réduit impitoyablement les bagages et les sacs de conserves et de pain, sont arrivés sur les unes. Nous enfourchons les autres et partons, un bât de bois en guise de selle, une ficelle pour étriers, les nouvelles de l'approche des Bulgares et des dangers de soulèvement albanais pour éperons.

La route est atrocement longue. L'itinéraire est un peu incertain, réglé d'après la carte et ne comportant comme points de repère que les carcasses de chevaux qui jalonnent les bords de la route. On ignore les distances, et les étapes dépassent quelquefois de deux ou trois heures les prévisions de notre guide. L'ingéniosité du capitaine Chaponitch supplée à l'absence de tout préparatif. Il a soin d'expliquer partout en turc, que nous sommes des médecins, sachant que c'est le plus sûr moyen de nous soustraire à toute hostilité dangereuse. Les conducteurs que nous comblons quotidiennement de pourboires en argent ou en or et avec qui nous partageons notre pain, nous témoignent un dévouement auquel nous devrons d'arriver tous en vie au terme de l'expédition, soutenant les chevaux qui glissent, portant eux-mêmes les bagages des bêtes qui tombent en chemin.

Dans ses meilleures parties, le chemin est pavé de pierres jetées les unes à côté des autres, entre lesquelles les jambes des chevaux s'enlisent dans un piège de boue. En général, la piste n'est qu'un fleuve figé de glaise jaunâtre ou brunâtre, pittoresquement découpée par les fers des diverses montures et qu'une dame compare à une coulée de crème au café ou au chocolat. Souvent la route se fait torrent et dans le sillon qu'y creusent les eaux, nos chevaux se plaisent à patauger en file indienne. La pluie glacée nous fouette par rafales ou se fait ténue et pénétrante comme du brouillard.

Un seul après-midi, le ciel s'éclaircit et j'en profite pour tirer mon kodak de son étui mouillé et fixer quelques vues qui rappelleront aux voyageurs le cadre d'inoubliables souvenirs.

La femme du ministre de Belgique, Mme Michotte de Wels, est une française de nos provinces méridionales : son entrain résiste aux plus rudes chevauchées et aux angoisses de la longue route : elle nous déridera tous, le jour où l'aubergiste de l'hôtel du roi Pierre à Dibra déclarera froidement qu'il n'y a plus rien à manger dans la ville, par un calembour qu'on retrouvera quelque jour dans les Mémoires d'un diplomate. Sa jeune fille, très crâne sous son petit bonnet pointu de laine, supporte avec gaieté les fatigues de cette cavalcade... à âne.

Le secrétaire de la légation de France, le comte de Vitrolles, — à qui je garde une reconnaissance personnelle de l'agrément qu'il me fit trouver à ces journées pénibles — bon cavalier, meilleur piéton, propriétaire d'un nombre considérable de boîtes de conserves auxquelles tous les membres de notre caravane durent en partie de ne pas mourir de faim, car seul il avait prévu combien les évaluations serbes de temps et de distance étaient au-dessous de la vérité, nous récite à l'étape des poèmes de Musset et de Hugo ou enseigne avec éclectisme à ses braves collègues les dernières chansons parisiennes.

Quand l'humeur de tous est irrémédiablement exécable, l'infortuné M. Pavlovitch se dévoue à faire naître une discussion politique où les arguments se précipitent comme une grêle sur son crâne hygiéniquement tondu.

Partis le 8 novembre de Mitrovitz, nous atteignons enfin Dibra le 16, et repartant au bout de deux jours sans attendre plus longtemps les camions automobiles qu'on nous avait fait espérer, nous descendons de nos bâts le soir du 19 à Strouga pour nous installer entre nos paquets et la bâche d'un camion enfin obtenu. La brillante résistance du colonel Vasitch en avant de Monastir nous permettait de gagner cette ville que nous avions désespérément atteinte et où la cordiale hospitalité du consul de France, M. de Berne Lagarde et des Pères Lazaristes, nous faisait vite oublier les mauvaises heures écoulées. Malheureusement cinq jours plus tard il fallait l'évacuer tandis que les derniers défenseurs de la Macédoine serbe, se repliaient vers l'Albanie au-devant de l'armée échappée à l'encerclement germano-bulgare, et prêta, après le répit nécessaire, à reprendre la lutte de la Revanche.

M. D.



— Mitrailleuse en action



INSTANTANÉ DE LA ZONE DE GUERRE. — Un général fait sa tournée d'inspection sur un point de son secteur.



GUERRE ET ARCHÉOLOGIE. — En creusant leurs tranchées, à Topcin, nos soldats font de superbes découvertes archéologiques, qu'ils entourent de tous les soins désirables, et dont ensuite ils enrichissent le musée de Salonique. Voici des « poilus » qui déterrent une énorme jarre, en poterie, datant du temps d'Alexandre le Grand, ainsi que l'ont prouvé les monnaies qui y étaient contenues.

(Photo M. Meys)



Le général Dubail, qui commandait un groupe d'armées dans l'Est, vient d'être nommé gouverneur militaire de Paris et chef des armées de la défense de la capitale.



Le général Cousin a épingle la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de Marcel Habert, conseiller municipal de Paris, engagé à 57 ans et nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.



UNE ACADEMIE DE LA DENTELLE. — Ces dentellières, — de vraies artistes dans leur délicate spécialité, — sont des réfugiées. Elles sont venues, fuyant la tourmente et les hordes allemandes, s'installer en ce coin de Sèvres où, paisiblement, elles manient leurs délicats fuseaux.



Un de nos détachements s'embarque dans des wagons oubliés par les Allemands.



Le Président monte dans son train à la gare de Blainville.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT EN LORRAINE

Arrivée de M. Poincaré à la gare de Frouard. Les généraux qui commandent dans la région lui font escorte.



Les camions automobiles qui servent au transport rapide de nos troupes, sur le front, où le commandement estime utile l'arrivée de renforts.

## LIVRES NOUVEAUX

Le général Gouraud débarquant aux Dardanelles proclamait dans son ordre du jour : « Soldats ! En marchant à l'en-nemi, vous penserez que sur cette terre turque, c'est encore notre haineuse ennemie, l'Allemagne, que vous combattez. C'est elle qui a excité contre nous les Turcs qui étaient nos amis ».

Nos amis les Turcs ! C'est ainsi que naguère les qualifiait aussi Pierre Loti. Se souvenant de sa jeunesse, d'Aziadé,

Sa situation exceptionnelle a permis à M. Edwards, transformé en Cadri Osman effendi, de s'initier étroitement à la vie privée des Ottomans. De là plusieurs volumes, abondants en aventures pittoresques, en détails piquants et savoureux. Celui que la librairie Plon nous donne aujourd'hui a pour titre : *Journal d'un habitant de Constantinople 1914-1915*, et nous révèle un Orient, certes autrement différent de celui auquel nous étions accoutumés, qui n'est plus celui des légendes et des fées, mais qui, à cette heure, est de nature à exciter notre curio-

tel que les hostilités le produisent. Elles y apparaissent en fonds de tableau et les échos du front : éclatements de grenades, explosions de marmites et de shrapnels accompagnent les incidents déroulés au long des chapitres.

Mme de Billy a un « ami » qu'elle chérit tendrement, Martial Berville. Vous m'entendez bien et n'avez aucun doute sur ce terme d'ami qui a remplacé celui d'amant dont ne s'effarouchaient point nos pères et désignant, d'après Littré : « l'homme qui ayant de l'amour pour une femme a fait connaître ses sentiments, est aimé et tâche de se faire aimer ».

La mobilisation arrive. Séparée brusquement de celui auquel elle a donné son cœur, Annie de Billy, fuyant l'invasion, gagne Paris où elle vivra avec la sensation du néant et n'ayant plus rien à attendre, au moins se l'imagine-t-elle, que le retour de l'absent.

Les lettres qu'il lui adresse l'aident à supporter la longueur des semaines, le vide des jours dont les minutes paraissent s'éterniser. Elle souffre, d'autres autour d'elle souffrent davantage encore, elle n'en a point conscience.

Au hasard d'un voyage, elle croise un train sanitaire. Il y a là des hommes de toutes les armes, de tous les grades, de toutes les régions, en proie à la fièvre, aux affres, à l'angoisse. Un lieutenant, transporté sur une civière, attire soudain l'attention de la jeune femme. Il a l'âge et le visage de Martial. Cette rencontre qui la bouleverse lui dicte son devoir, elle se fera infirmière de guerre et cela nous vaut de nombreuses pages où le rôle de la femme de 1914-1915 est analysé minutieusement, — et non sans attrait.

(A suivre)

Paul d'ABbes.

## THÉATRES

**APOLLO.** — *Madame Boniface*. Opérette en 3 actes de MM. E. Depré et Ch. Clairville. Musique de P. Lacôme.

Ecrite à l'époque où triomphait l'opérette, qu'il ne faut pas confondre avec l'opéra-bouffe, cette pièce a toutes les qualités recherchées alors, livret clair, facile à suivre, bâti ingénieusement et avec logique, mettant en scène des personnages auxquels le public était habitué, que l'habileté consistait à présenter de façon nouvelle et à faire mouvoir en des scènes bien conduites, aboutissant à des situations musicales.

Les deux librettistes, alors débutants, et dont, aujourd'hui, les succès ne se comptent plus, réussirent fort bien et donnèrent à leur musicien toutes les occasions d'écrire une partition charmante, où les couplets de facture étaient aussi agréablement réussis que les ensembles et les valses. On était très friand de celles-ci, et l'une d'elles connut par la suite les honneurs du plagiat. D'ailleurs, si tous les numéros ont été souvent entendus, ayant été intercalés dans nombre de revues ; c'est un plaisir de les réentendre dans leur ensemble, se faisant valoir l'un l'autre, prenant leur vraie valeur au cours des scènes pour lesquelles ils ont été imaginés.

En tête de la troupe que le désir de bien faire anime, Mme Jenny Syril obtient un réel succès, parfaitement mérité ; sa voix est jolie, étendue, égale ; elle joue avec justesse et avec grâce. Auprès d'elle, Mme Richard dit adroïtement le couplet.

On ne peut s'empêcher de rapprocher cette œuvre légère et aimable des opérettes habituellement représentées avant la guerre ; combien ce genre avait été peu modifié ! Comme les rares changements apportés étaient peu heureux ! Ce domaine de l'opérette où nous avions été rois, nous l'avions abandonné à d'autres qui avaient su en tirer de l'argent, beaucoup d'argent, mais sans lui donner un aspect nouveau, sans le mettre au niveau des domaines voisins. Les fameux organisateurs avaient agi comme des usurfruitiers sans vergogne, avides de gagner, n'ayant aucun souci d'entretenir. De cette constatation faite aujourd'hui, les intéressés et les spectateurs ne peuvent tirer dans l'avenir que bénéfice et agrément.

Marcel FOURNIER.

## ÉCHOS

## UN CHEF-D'ŒUVRE MUSICAL

M. Raoul Gunsbourg vient de restituer au domaine de l'art un pur chef-d'œuvre, en donnant à l'Opéra de Monte-Carlo « Le Mariage Secret » de Cimarosa, qui depuis plus d'un demi-siècle n'avait pas été remis à la scène en France. Cette heureuse inspiration a trouvé le plus éclatant succès auprès du public enthousiasmé d'entendre une musique d'une richesse d'invention étonnante, d'une délicatesse et d'une élégance adorables. Interprété par d'admirables artistes « Le



« Mariage Secret » a été pour Mme Luz Rugama l'occasion d'un nouveau triomphe ; sa voix splendide de mezzo-soprano dont elle se sert avec un art consommé a produit une grande impression. Déjà à Lisbonne, en janvier dernier, ses débuts dans la Traviata avaient été marqués du plus grand succès. La magnifique création qu'elle vient de faire dans le chef-d'œuvre de Cimarosa la classe parmi nos plus parfaites cantatrices et nos comédiennes les plus distinguées.

## L'HOSPITALITÉ SUISSE

Les Suisses ont le cœur bien placé, et leurs sentiments s'élèvent à la hauteur des cimes de leurs montagnes.

De nombreux soldats français, dont le régime et les traitements inhumains infligés aux prisonniers de guerre, en Allemagne, avaient ruiné la santé, y ont trouvé un asile bienfaisant.

Dans les Alpes Vaudoises à la station de LEYSIN, admirablement abritée et ensoleillée, nos chers soldats que la tuberculose allait terrasser y seront sauvés.

D'autres sont à la station de MONTANA dans le Haut-Valais sur le versant sud des Alpes Bernoises. L'exposition en plein midi du haut plateau de Montana lui donne une durée d'insolation dont on trouverait difficilement l'exemple ailleurs.

Dans ces pays de prédilection en plein hiver, il arrive qu'à deux heures de l'après-midi le thermomètre au soleil monte jusqu'à 52° centigrades.

Remercions la Suisse généreuse de l'hospitalité de l'air vivifiant et des soins donnés à des soldats français, qui, en combattant pour la Liberté et le Droit, avaient eu le malheur de tomber entre les mains d'ennemis indignes de leur valeur.

## LES BELLES CITATIONS

Poupon Bernard, sergent au 30<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, cité à l'ordre du jour pour la troisième fois : « blessé le 20 juillet 1915, à son poste de combat en faisant très courageusement son devoir ».

Le vaillant sous-officier est le fils de l'industriel bien connu de Dijon.

## UN SUPERBE DOCUMENT

Sous ce titre *Le Carnet Sublime*, la librairie Larousse vient de mettre en vente une brochure de Paul Gsell dont la haute valeur morale fait une des lectures les plus poignantes qu'ait produites l'épopée actuelle.

L'auteur relate en termes émouvants la fin héroïque du lieutenant Luquiaud et commente ses dernières volontés qu'une énergie surhumaine lui a permis de crayonner sur les pages d'un modeste carnet.

Ce testament constitue, dans sa tragi-comédie simplicité, le plus noble et le plus sublime exemple de courage, de force morale et de patriotisme.



SOUVENIRS DE GUERRE, par le lieutenant de la R...  
Les environs de Ciry, où l'on se reposait après plusieurs jours dans les tranchées.

de tous les fantômes d'Orient dont il peupla ses livres, il avait fait sienne leur cause et plaidé chaleureusement en leur faveur. Mais nous demeurions et, non sans motifs, défiant. On avait tant essayé jadis de nous persuader qu'une partie du peuple allemand se soulèverait en cas de conflit contre le militarisme prussien, la réalité donnait un tel démenti à cette assertion que nous avions appris à rester circonspects. S'il faut en croire M. Emile Edwards nous nous montrions injustes à l'égard des Ottomans, la majorité de la nation maudissant la guerre actuelle destinée à conduire à la catastrophe et n'acceptant les événements que par fatalisme dolent et veulerie.

Français de cœur et d'origine, en dépit de son nom britannique, M. Edwards,

sit. Le décor de Constantinople subsiste aussi magique ; toutefois, sous la domination allemande, sous l'oppression, la tyrannie du Comité Union et Progrès, l'ancienne cité des Basiliens est devenue la cité de la terreur et de l'épouvante. Les doigts de M. Edwards tremblent en relatant les hallucinantes scènes de l'histoire des crimes perpétrés par Enver Pacha et les Jeunes Turcs, ces Jeunes Turcs qui nous illusionnèrent tant au lendemain de la révolution ottomane. Les divulgations du général Chérif Pacha eussent dû, pourtant, nous éclairer suffisamment, mais...

On n'a pas fréquemment l'occasion de connaître par un témoin ce qui se passe chez l'adversaire. Grâce à M. Edwards, nous n'ignorons pas plus les incendies, les



Dans la région de Soissons. — Le bois où était cantonné le régiment.

imitant le comte de Bonneval, de fameuse mémoire, avait embrassé l'islamisme. L'amour le réduit à cette extrémité. Cette particularité lui vaudra la sympathie des femmes pour lesquelles le romanesque conservera toujours de l'attrait et qui savent combien rares sont de notre temps les amants capables d'un quelconque sacrifice. Paris vaut bien une messe, alléguait pour excuse Henri IV ; Nébélé Hanoum valait-elle une apostasie ? Elle est, il est vrai, fort séduisante... Ne jugeons pas sévèrement ces choses, le cœur a tant de raisons que la Raison ne connaît pas !

arrestations arbitraires, les pendaisons, les supplices qui perturbent Constantinople que nous n'ignorons les répercussions exercées dans les consciences et dans les familles par les circonstances présentes. Une intrigue gracieuse relie les divers épisodes de ce journal, une idylle tendre, fraîche, mouillée de larmes, de ces larmes sans amertume qui ressemblent aux ondées légères et irisées dont sont traversées parfois les matinées d'avril.

Le roman de M. Jack de Bussy : *Réfugiées et infirmières de guerre* (Figuières, éditeur) est un roman d'amour, d'amour